Document generated on 04/29/2024 9:02 a.m.

Liberté

Neige de juillet

Sylvain Trudel

Volume 35, Number 2 (206), April 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31492ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trudel, S. (1993). Neige de juillet. *Liberté*, *35*(2), 58–68.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SYLVAIN TRUDEL

NEIGE DE JUILLET

Je m'appelle Rosaire. J'ai toujours aimé mon nom ; il vient du mot latin *rosarium* qui désignait ces guirlandes de roses dont on couronnait la Vierge Marie. Hier encore, je me souviens, nous nommions « rosaires » ces immenses chapelets à gros grains que nos grands-parents accrochaient au-dessus de leur lit, aux cadres de la Vierge ou de Notre Seigneur Jésus-Christ. (Ma grand-mère maternelle avait confectionné son rosaire avec des noyaux de pêches séchés.) Aujourd'hui, ce mot fait rire, et à ma mort, on l'oubliera. Je suis d'un autre âge.

Aîné d'une famille de douze enfants, je porte sur mes épaules le poids de soixante-dix printemps. J'ai vu, durant toutes ces années, des choses que peu de gens auront le privilège de voir au cours de leur vie, mais je n'en parle guère... et ne suis jamais tombé sous l'empire de la vanité. Parfois, je l'avoue, la langue me démange, mais l'expérience m'a enseigné qu'il vaut mieux passer pour taciturne que passer pour fou. Me tais-je par orgueil ou par crainte de la solitude ? Je l'ignore, la sagesse n'apporte pas toutes les réponses et je demande miséricorde au Seigneur. Par contre, je sais une chose : la discrétion doit guider celui qui a été témoin d'un miracle. J'ai quelques bons amis ici, à la résidence Angelica, et je ne désire pas les perdre, alors je passe mes souvenirs sous silence.

Aujourd'hui, pourtant, je parlerai, car ma sœur cadette, Édith, vient de mourir. Sa disparition me remplit de chagrin, car avec elle, c'est le miracle de mon adolescence qui s'éteint. Ma petite Édith... sainte Édith... Moi qui la croyais éternelle ! Dieu ait son âme. Je la sais heureuse, au ciel, parmi les bienheureux ; je devrais être pénétré de sérénité, mais sa mort me bouleverse. Je raconterai tout, tant pis si l'on me croit dément.

J'éprouve le besoin de parler de ma petite sœur Édith, de ses prodiges, mais je me demande d'emblée : qui fut-elle vraiment ? En vérité, je l'ignore. Je la voyais rarement, car près d'elle, devant sa lumineuse beauté, je me sentais écrasé : le moindre de mes défauts apparaissait comme une lézarde dans mon âme friable. Incarnation de la perfection, Édith n'a pourtant jamais condamné mes péchés, mais je me jugeais moi-même, sévèrement.

Une fois l'an, vers la fin du Carême, j'allais la visiter au couvent, à Ottawa. Je patientais au parloir, puis je frissonnais en la voyant, au loin, enfiler le sombre couloir, droite sous son voile bleu nuit, massive sous sa lourde robe conique, et pourtant agile comme une enfant portée par la grâce. Elle glissait doucement vers moi sur les planchers de bois verni qui craquaient comme du branchage sec, puis l'ovale de son visage de neige éclatait dans la lumière du parloir. Elle prenait ma main gauche, celle du cœur, l'appliquait contre sa joue fraîche et murmurait : « Mon grand frère bien-aimé... »

Édith vivait depuis quarante-sept années chez les sœurs de Sainte-Croix, et elle est morte avant-hier, parmi les religieuses agenouillées. Elle a péri comme elle a vécu : miraculée. Je devrais garder la chose secrète, mais je ne peux plus me taire. Me comprend-on si je dis qu'Édith fut « choisie » par Notre Seigneur Tout-Puissant ? On se moquera de moi, mais voici la pure vérité : la veille de sa mort, torturée par la douleur, ma

petite sœur vit apparaître, au-dessus de son lit, un être ailé, lumineux, magnifique, un ange à trois paires d'ailes descendu du ciel dans un rayonnement de gloire divine. Le bel ange sourit, puis il déposa un baiser sur les mains et les pieds enfiévrés de la mourante, ainsi que sur son ventre haletant. Aussitôt, des clous invisibles, enfoncés par la force du ciel, transpercèrent les paumes et les chevilles d'Édith, et une lance lui perfora le côté droit de l'abdomen. Les religieuses, alertées par les cris de ma sœur, accoururent dans sa chambre et la trouvèrent les bras en croix, couchée sur son lit souillé de sang. Elles tombèrent toutes à genoux, foudroyées devant ce miracle de la ferveur et de la piété. Les trous, au creux des longues mains étalées d'Édith, ressemblaient aux yeux du Christ pleins de larmes de sang ; ses pieds transpercés, meurtris comme des poires trop mûres, laissaient couler des filets huileux, écarlates ; le puits sombre, creusé dans la chair de son flanc, dégorgeait dans les draps un liquide jaunâtre, bile fuyant du foie crevé.

Au bout d'une heure de prière et de transe, la plus âgée des religieuses se leva, passa des chapelets d'ébène par les plaies d'Édith comme par des chas d'aiguilles, et la ligota à son lit. Ma petite sœur remua pieusement les lèvres durant toute la nuit, puis elle mourut à l'aube, en croix, stigmatisée : comme saint François d'Assise, elle a reçu du Ciel les cinq plaies de Jésus crucifié. Bénie soit-elle !

Cette mort douloureuse, violente, belle pourtant, m'émeut, car elle coiffe la vie d'Édith comme une couronne d'épines. Je revois notre enfance et je comprends tout : la vie de ma sœur cadette fut une longue marche vers la sainteté, commencée dans la blancheur du berceau et achevée dans un lit sanglant de la congrégation religieuse de Sainte-Croix. Mais Édith emporta dans la tombe un secret que nous seuls, ses frères et sœurs, partagions avec elle, un mystère dont nulle religieuse, nul

prêtre n'eut vent : dès sa plus tendre enfance, Édith parlait avec les crucifix, et sans doute a-t-elle continué, sa vie durant. La nuit, parfois, lorsque nous étions enfants, ses murmures me réveillaient (nous dormions tous dans la même chambre). J'ouvrais l'œil et je voyais Édith assise sur le bout de son lit, son nez en trompette relevé vers le crucifix de bronze cloué au-dessus de la porte. Les mains jointes comme une première communiante, elle chuchotait des prières inventées, discutait des chatons perdus et des tragédies humaines avec le Christ cuivré qui luisait sous la lueur de la veilleuse, bougie dansant dans un verre rouge. Je me rendormais, sourire aux lèvres, charmé par ces fantaisies enfantines. Il fallut un drame familial pour que nous comprenions le rôle prodigieux que Dieu destinait à notre sœur Édith.

Cette histoire troublante, triste et pourtant fabuleuse, se passa en juillet 1937. J'avais quatorze ans, et Édith, douze. À cette époque, nous habitions à Montréal, au troisième étage d'une de ces maisons en rangée de la rue Lajeunesse. Nos parents, gens humbles, pieux et généreux, élevaient déjà huit enfants : cinq garçons et trois filles. Maman consacrait sa vie entière à nous laver, à nous soigner et à nous nourrir. Papa déchargeait les bateaux au port, mais il ne gagnait pas beaucoup d'argent ; nous manquions souvent de charbon, l'hiver, durant les grands froids. Au lever, certains matins de février, nous trouvions nos verres d'eau gelés sur la commode. Et l'été, en pleine canicule, les blocs de glace nous faisaient parfois défaut.

En ce temps-là, faut-il le rappeler, la vie n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Nous ne connaissions ni le luxe, ni le confort, ni les appareils électroménagers, ni les médicaments, ni les vaccins... Les affreuses maladies planaient au-dessus des maisons comme des vautours. Le lit d'un enfant devenait souvent son cercueil.

Un matin de juillet 1937, papa dut se rendre au port de Québec pour quelques jours. Avant son départ, il me prit par les épaules et me dit : « Rosaire, prends bien soin de tes frères et sœurs. » Il laissa un peu d'argent à maman, puis il partit, une poche de vêtements sur l'épaule.

Le lendemain soir, Pierrot, notre plus jeune frère, tomba malade, et maman le coucha avec elle dans son lit. Au milieu de la nuit, Édith me réveilla et me dit : « Maman pleure. » Je me levai, pris Édith par la main et nous entrâmes, sur la pointe des pieds, dans la chambre de nos parents. Maman, assise dans la lueur d'une lampe à huile, essuyait ses larmes en tenant la petite main cireuse de Pierrot. Nous approchâmes du lit et je vis le pauvre Pierrot, notre petit frère de deux ans, qui flottait dans le grand lit défait comme au milieu de la mer. Nu comme un ver, coiffé d'une couronne de glace, il fixait le plafond de ses yeux vitrifiés. La peau de ses épaules et de ses bras, mouchetée de plaques rougeoyantes, lui faisait comme une cape d'hermine, un manteau de roi déchu. J'avançai la main vers lui et je touchai sa cheville brûlante, tison de chair.

Un médecin nous visita de grand matin. Grave, il ausculta le petit Pierrot livide, chercha le pouls à son poignet, souleva délicatement les paupières comme s'il enlevait la pelure de deux petits fruits.

— Je ne comprends pas, dit maman, il n'a pas pleuré...

— Il n'en a pas la force, répondit le médecin. Il est assommé par la fièvre.

L'homme rangea ses instruments dans sa trousse de cuir, puis il prit les mains de maman en disant, tout bas, sur un ton solennel : « On ne peut que le laisser aller... » Quelques heures plus tard, Pierrot ne respirait plus.

Maman demanda à Édith de s'occuper des cinq

autres enfants, de les faire manger, de leur raconter des histoires, puis elle me dit :

— Tu vas m'aider à faire la toilette du mort.

Maman prépara une bassine d'eau chaude et savonneuse, me tendit une serviette et une débarbouillette, puis nous entrâmes dans la chambre funèbre. Maman ferma la porte avec son pied, déposa la bassine fumante sur une table de chevet et baissa le store afin de ne laisser entrer qu'un filet de lumière oblique. Elle mouilla la débarbouillette, l'essora et lava doucement le visage ivoire de Pierrot, ses bras de pantin désarticulé, sa poitrine sans souffle, ses jambes de chiffon. Je me tenais en retrait, dans la pénombre, incapable de m'approcher de ce petit cadavre qui, la veille encore, débordait de vie et de chaleur, se chamaillait, riait de toutes ses gencives roses. Je pensais : « Il va bouger, il va se réveiller ; il aime trop jouer au ballon. » Je regardais maman assise au bord du lit, silhouette sombre perdue dans les poussières lumineuses : elle plaçait les cheveux de Pierrot, lui taillait ses ongles de nacre qui étincelaient sous le mince rayon de soleil. Mais elle ne pleurait pas. Je me suis dit : « Elle l'enterre dedans elle. »

Maman plaça les bras de Pierrot bien droits le long du petit corps parfumé, puis elle se tourna vers moi.

— N'aie pas peur, dit-elle. Approche...

J'avançai lentement vers elle.

— Prends-lui la main, dit-elle. Il est toujours ton petit frère. Et il a peur lui aussi.

Je pris la main froide de Pierrot dans la mienne ; elle me rappela les crapets-soleil morts, empêtrés dans les joncs de la rivière des Prairies.

— Écoute-moi bien, dit maman en me prenant le visage en étau entre ses mains. Pierrot va rester là jusqu'au retour de ton père. Personne ne doit savoir qu'il est mort, car on pourrait venir nous le prendre. Tu comprends ?

Malgré le beau soleil de juillet, maman nous défendit de jouer dehors, car elle craignait que nous ne colportions ce grand secret de famille.

Au milieu de l'après-midi, Foucauld, le marchand de glace, frappa à la porte arrière, un gros bloc translucide coincé dans ses pinces d'acier. Maman nous envoya tous dans notre chambre et lui ouvrit.

— Je voudrais un deuxième bloc de vingt-cinq livres, dit-elle.

— Un autre ! fit Foucauld, surpris.

— J'ai un enfant fiévreux, répondit maman.

Cachés derrière les rideaux de notre chambre, nous épiâmes Foucauld : ses pinces à glace sur l'épaule, il dévala l'escalier à toute vitesse, saisit un gros cube de cristal à l'arrière de son camion et regrimpa les marches du colimaçon.

— Cinquante sous, dit-il à ma mère en entrant dans la cuisine.

Après le départ de Foucauld, maman ouvrit la porte de notre glacière de bois et y déposa, au milieu des aliments, le premier bloc de glace. Puis, à l'aide d'un marteau, elle brisa le second bloc en de nombreux fragments qu'elle disposa sur le corps de Pierrot afin de le conserver jusqu'au retour de papa. Nous passâmes le reste de l'après-midi assis sur des chaises, immobiles, silencieux, autour du lit de notre petit frère blanc comme neige, enseveli sous des perles de glace.

À la tombée du soir, Pierrot gisait dans des draps poisseux, détrempés : la glace avait fondu plus rapidement que prévu. Maman, désemparée, nous demanda, à Édith et à moi-même, de l'aider. Nous soulevâmes Pierrot et, sous les yeux écarquillés des plus jeunes enfants, nous essayâmes d'introduire le corps dans la glacière, mais les compartiments étaient trop exigus. Pierrot retrouva son lit de mort et maman sacrifia le cube de la

glacière, le concassa, recouvrit à nouveau le petit cadavre de débris cristallins et vint dormir dans notre chambre. Le lendemain matin, dans la glacière chaude, le lait avait suri, le beurre, ranci, et vers midi la viande exhala une odeur de pourrissement. Je sortis jeter la nourriture gâtée aux chiens des ruelles, puis je revins m'asseoir près de mon frère. Étendu parmi les couvertures visqueuses, le corps ruisselant d'eau corrompue, Pierrot ressemblait de plus en plus à un noyé à la dérive dans la chaleur de juillet.

Dès le début de l'après-midi, Foucauld frappa à la porte et maman nous enferma de nouveau dans notre chambre. Son dernier dollar lui permit d'acheter quatre blocs de glace qu'elle cliva en plusieurs gros morceaux. Persévérante architecte des neiges, maman transporta dans sa chambre les dalles glacées, les imbriqua une à une à la manière des tuiles d'un toit et construisit, autour du cadavre de Pierrot, un sépulcre opalescent.

Les heures passèrent, puis vers la fin de l'après-midi, les plus jeunes enfants rechignèrent, affamés ; maman, Édith et moi leur expliquâmes la situation : il n'y avait plus rien à manger, mais il fallait consentir à ce sacrifice pour que notre père, à son retour, puisse se recueillir sur le corps de son fils.

Ce soir-là, nous nous couchâmes tôt pour oublier la faim, mais la chaleur suffocante m'empêcha de fermer l'œil. Je pensai, pour la première fois de ma vie, à ma propre mort. Je me dis : « C'est la peur qui fait mourir. Demain, je vais m'exercer à des jeux de bravoure. » Je me voyais déjà marcher en équilibre sur les hautes poutrelles du pont ferroviaire de l'île aux Fesses, au-dessus de la rivière bouillonnante, en quête de l'immortalité. Je me perdis dans les tourbillons de la nuit, sombrai dans un sommeil inconfortable, brisé par des sursauts et des rêves lugubres.

Levé au petit matin, je poussai la porte de la

chambre du mort : le tombeau de cristal avait fondu sur Pierrot. Un lac nauséabond, né des cent livres de glace liquéfiée, recouvrait le plancher, et une goutte de feu frissonnait au fond d'un lampion rouge, sur la table de chevet, comme la lanterne des morts qui signale, dans la nuit, un cimetière. Maman se leva à son tour, vint près de moi, jeta un coup d'œil inquiet dans sa chambre et s'effondra, en larmes, devant la dépouille altérée de son enfant. La marmaille bondit hors des lits et vint se blottir dans les bras de maman, pour la consoler. Tout espoir semblait perdu, mais grâce au Seigneur Tout-Puissant, le grand miracle se produisit : Édith apparut dans la cuisine, emmaillotée dans ses couvertures. Elle approcha lentement de la chambre funèbre et dit : « Maman, regarde bien, je vais changer les choses. Le crucifix me donne la permission... » Édith entra dans la chambre, s'assit dans une chaise de paille au chevet de Pierrot et s'emmitoufla jusqu'aux oreilles. Nous la regardions sans comprendre, nos petites têtes empilées comme des pommes dans l'embrasure de la porte. Une grosse poussière blanche virevolta tout à coup sous nos yeux, puis une deuxième, puis une troisième se déposa sur ma lèvre inférieure et fondit en laissant une petite piqûre froide ! Je crus rêver, mais lorsque je levai les yeux vers le plafond de la chambre, je compris le prodige : des flocons de neige tombaient du plafond comme d'un nuage de février. Je regardai Édith, recroquevillée sur sa chaise, enveloppée dans les couvertures et les draps ; je vis briller ses yeux sous le voile de son couvre-lit. Je pensai : « Je suis fou... » Maman, effrayée, tremblotante, nous pressa contre elle, nous entraîna dans notre chambre et s'y enferma avec nous. Elle sanglotait, nous serrait dans ses bras et répétait sans cesse : « C'est Satan, c'est Satan...» Je levai les yeux vers le crucifix de bronze et murmurai : « C'est Dieu... » Je poussai la porte, me glissai dans la cuisine malgré les cris de maman, longeai le

mur et m'étirai le cou afin de regarder dans la chambre aux miracles : une masse d'air glacial gifla mon visage ! Je me frottai les yeux, éberlué ; Seigneur Dieu du ciel ! Je n'avais jamais vu pareille merveille : la neige tombait doucement du plafond comme par une belle nuit de Noël, les flocons recouvraient les meubles et les objets d'un voile fragile, enveloppaient Pierrot d'un linceul molletonneux. À mes pieds, le plancher de la chambre miroitait, une glace bleutée le recouvrait et reflétait l'image d'Édith. Assise dans son coin, sous ses pelures de laine et de coton, ma petite sœur vénérable dodelinait du corps pour se réchauffer. Je me dis, abasourdi : « J'assiste à un choix de Dieu. » Je hochai la tête, soudain conscient de tous les péchés de ma jeune vie, et demandai miséricorde au Très-Haut. Indigne de contempler cette scène divine, je m'éloignai doucement de la chambre enfin paisible et j'enlevai le carton jaune, inséré dans un carreau de la fenêtre arrière, afin de signaler au marchand Foucauld que nous n'avions plus besoin de glace.

Je rejoignis maman et les enfants, et nous restâmes barricadés dans notre chambre durant trois jours et deux nuits. Parfois, j'entrouvrais notre porte pour jeter un coup d'œil vers la chambre mortuaire : des flocons fous, soufflés par la bise hurlante, s'en échappaient ; un demi-cercle de neige s'avançait vers le milieu de la cuisine, comme la langue d'un glacier à la recherche du goût salé des océans.

À la fin du troisième jour, des bruits de pas résonnèrent dans la cage d'escalier : enfin, notre père revenait. Il entra dans la maison, regarda autour de lui, bouche bée, et tomba à genoux dans la neige. Il comprit le miracle, se traîna jusqu'aux pieds d'Édith, embrassa longuement les chevilles de notre sœur, puis il remonta le store et ouvrit la fenêtre. Le soleil couchant inonda la chambre de ses rayons dorés, un vent de feu s'y engouffra et incendia les murs tapissés de cristaux. Nous y en-

trâmes à notre tour, en queue de comète derrière notre mère. Édith dormait sur sa chaise : ses bouclettes mouillées collaient à son front ; ses lèvres gercées, blanches, se fendillaient aux commissures ; ses cils glacés enfilèrent des perles d'eau, on aurait dit de la rosée dans des toiles d'araignées. Les vitres et le grand miroir de la commode ne savaient plus retenir les fougères de givre. Le froid intense avait fendu la lampe, l'huile de baleine coulait de la blessure et se répandait comme un miel clair sur le bois verni. Des petits chapeaux de neige coiffaient les poignées des tiroirs, les quatre pommeaux noirs aux coins du grand lit de fer, les clochettes du réveille-matin, les poupées de porcelaine, les bougies mortes. Pétrifiées sous le frimas, les fleurs séchées ployaient sur le col de leur vase. Et des glaçons larmoyants, stalactites de verre dans le soleil, pendaient aux cadres, aux abat-jour et aux rideaux de dentelle.

Papa nous embrassa et nous nous agenouillâmes dans la neige fondante, tout autour du lit. Pierrot dormait bien ; la froidure lui avait donné des couleurs. Nos parents se signèrent, nous les imitâmes, et ils récitèrent la prière des morts. Grâce à Édith, ma regrettée petite sœur, Pierrot put enfin goûter le repos éternel.

*

Voilà, j'ai tout raconté, j'ai parlé, mais fut-ce vraiment une sage décision ? N'ai-je pas moins d'amis qu'au début de cette histoire ?